

Susan Barker

L'étreinte des ombres



Dalva

Susan Barker

L'étreinte des ombres

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Valentine Leÿs

Dalva

Titre original : *Old Soul*
Copyright © Susan Barker, 2025
© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont, 2025
pour l'édition française

ISBN : 978-2-487-60011-9
Illustration : Domenico Granci
Conception graphique : Rémy Tricot
Photo de l'autrice : Tom Barker

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris
info@editionsdalva.fr

Pour Glen

Sommaire

Comté de Taos, Nouveau-Mexique, 1982	11
Témoignage 1 – Mariko	15
Les Badlands – I.....	45
Témoignage 2 – Sigrid.....	59
Les Badlands – II.....	119
Témoignage 3 – Bedwyr.....	139
Les Badlands – III	183
Témoignage 4 – Jürgen.....	201
Les Badlands – IV	257
Témoignage 5 – Jake	269
Les Badlands – V	311
Témoignage 6 – Zsòfi	321
Les Badlands – VI.....	375
Témoignage 7 – Theo.....	387
Comté de Taos, 2022.....	497
<i>Épilogue</i>	525

Comté de Taos, Nouveau-Mexique, 1982

1^{er} août

Quand je me suis éveillée avant l'aube, le matelas était vide. Enroulée dans un drap, je suis sortie et j'ai trouvé E. assise sur le banc dans la clairière, en train de contempler les monts Sangre de Cristo au-delà des plaines dépouillées par la sécheresse – une ligne hachée sur fond de ciel d'ombres bleues. Elle était nue, presque lumineuse dans la pénombre. En entendant mes pas, elle a parlé sans se retourner :

Je n'arrivais pas à dormir.

Le banc de bois a grincé quand je me suis assise près d'elle. J'ai senti qu'elle ne voulait pas être touchée & malgré le froid j'ai contenu mon envie de l'envelopper avec moi sous mon drap, de toucher son visage ou les vagues sombres de ses cheveux.

E. ne s'est pas tournée vers moi. Son regard est resté sur les sommets tandis que les constellations s'estompaient dans la nuit finissante.

T : Qu'est-ce que tu regardes ?

E : J'attends Vénus.

T : *Ô Vénus, beauté des cieux, Vers qui s'élèvent mille temples...*

Je me suis interrompue, gênée. J'avais oublié la suite.

E : Sa beauté n'est qu'un masque. Autrefois, Vénus ressemblait à la Terre, mais maintenant c'est un enfer. Ses océans se sont évaporés, ses continents ne sont plus que des roches noires volcaniques et des rivières de lave. L'atmosphère est écrasante, saturée de vapeurs d'acide sulfurique et de dioxyde de carbone. Tu imagines ça ?

T : Pas vraiment, non.

Ces temps-ci, mon imagination s'arrête au bloc de granit d'Oaxaca que j'entame au maillet & burin pendant dix heures par jour dans l'atelier.

E : Vénus tourne à l'envers, dans le sens contraire de la Terre et de toutes les autres planètes. Elle tourne lentement, à la vitesse d'un homme qui marche. Une journée sur Vénus dure plus d'une année. Juste là.

J'ai suivi la direction qu'indiquait le bout de son doigt. Une minuscule sphère de lumière céleste est apparue dans le creux entre deux petits sommets. Irréelle. Hantée. Livide. Nous l'avons contemplée en silence.

E : Parfois, je rêve que je suis là-bas. Je marche vers le soleil couchant à la même vitesse que la rotation de Vénus, ce qui fait que le soleil ne disparaît jamais. Il n'en finit pas de se coucher, pour toujours.

Frissonnante, j'ai resserré le drap autour de moi.

T : Tu dois te sentir seule.

Tout en bas du ciel pourpre zébré de violet, Vénus brillait.

E : Non. Pas du tout.

Témoignage 1 – Mariko

Tout commence à l'aéroport international de Kansai, à la porte d'embarquement du vol KL378 pour Amsterdam. J'avais traversé en courant le Terminal 1, après m'être aperçu au contrôle de sécurité que mon avion décollait à 17 h 05, et non à 19 h 05 comme je le croyais. En sueur, essoufflé, paniqué par l'écho dans les haut-parleurs de mon nom accompagné des mots « dernier appel », j'ai débouché dans la salle d'attente vide et couru vers l'hôtesse néerlandaise au comptoir, tendant d'un geste suppliant mon passeport et la carte d'embarquement que j'avais mal lue. Elle m'a annoncé que la porte 27 venait de fermer.

Mais l'avion est toujours relié à la passerelle, a affirmé une voix derrière moi.

Une femme tirant une petite valise à roulettes s'est avancée vers nous dans un cliquètement de talons hauts, sa chevelure noire et lisse luisant sous

la lumière qui filtrait par le plafond tout en verre et courbes d'acier du Terminal 1. Son tailleur-pantalon gris, sa blouse de soie et son sac à main en cuir respiraient le luxe de la classe affaires.

Ils sont encore en train de charger les bagages à bord, a-t-elle ajouté.

J'ai jeté un coup d'œil par la paroi vitrée au Boeing 787. Elle avait raison, la passerelle était toujours connectée et les containers de fret étaient en train de s'élever sous le ventre de l'avion. Les hublots laissaient voir les passagers qui s'avançaient lentement dans le couloir et rangeaient leurs bagages au-dessus d'eux. Tapotant sur son clavier, l'hôtesse a regardé l'écran, les sourcils froncés, et secoué la tête.

Je vous confirme que la porte est fermée, a-t-elle répété, et que vos bagages enregistrés viennent d'être déchargés. Je peux vous réserver une place sur le prochain vol pour Amsterdam demain. Et modifier vos correspondances, si elles sont avec notre compagnie.

Mon rythme cardiaque et mon niveau d'anxiété étaient maintenant revenus à la normale et je m'étais résigné à ce changement de programme – après tout, c'était ma faute si j'avais mal lu mon billet. Cependant, l'autre passagère, malgré sa stature fluette, semblait prête à en découdre. Sous son calme parfait, on voyait à l'étincelle dans ses yeux qu'elle avait l'habitude d'obtenir ce qu'elle désirait.

Je vole en classe affaires avec votre compagnie plusieurs fois par an. J'ai plus de quatre-vingt mille miles sur mon compte, et j'ai une réunion importante à Paris demain. La passerelle est toujours attachée à l'avion, je ne vois aucune raison à ce que vous ne nous laissiez pas embarquer.

La porte est fermée, a répondu calmement l'employée, sans que rien n'entame son vernis de professionnalisme. Les frais de modification sont de 20 000 yens mais je peux les faire sauter pour cette fois.

Tout en nous informant de l'endroit où nous pourrions récupérer nos bagages, elle a scanné nos passeports et nous a imprimé de nouveaux billets pour le lendemain matin. Avec un soupir, la femme a accepté son billet et jeté un regard dédaigneux sur son nouvel itinéraire. Puis, sans un mot, elle s'est dirigée vers la sortie du terminal, tirant son bagage de cabine derrière elle sur le sol de marbre.

Je suis monté dans le train express et descendu un arrêt plus loin, à Rinku Town, j'ai pris une chambre dans un hôtel budget et j'ai appelé mon compagnon sur WhatsApp pour lui raconter mes déboires. Puis je suis sorti me promener sur le front de mer, jusqu'à la plage de galets blancs qui fait face à l'île artificielle de l'aéroport, à trois kilomètres au large sur la mer intérieure de Seto. Le soleil orange se couchait dans le ciel pollué, teintant de rose les cirrostratus et dorant

les vagues scintillantes qui déferlaient sur le rivage. Assis sur l'étendue désolée de galets, j'ai contemplé les trajectoires clignotantes des avions qui décollaient avec la bizarre impression d'avoir été divisé en deux : la version plus efficace de moi avait embarqué sur le vol de 17 h 50 et, à l'étroit dans son siège de classe économique, survolait maintenant la Chine ou la Mongolie-Intérieure à une altitude de 35 000 pieds, laissant derrière elle mon autre incarnation brouillonne et incompétente.

Comme la marée montait, j'ai dû me replier vers le haut de la plage pour éviter de mouiller mes Converse. Il faisait frais, le crépuscule tombait, mais quelque chose dans ce lieu exerçait sur moi une attraction qui me retenait là, abîmé dans la contemplation du demi-soleil qui lentement disparaissait derrière le scintillement des vagues sombres tandis que mon derrière s'engourdissait sous mon jean. Non loin de là, la grande roue géante de Rinku Park s'est illuminée en vert criard et, tandis que le manège et ses nombreux passagers décrivaient de lentes révolutions, je me suis souvenu de la fois où Lena et moi étions restés coincés sur la grande roue de Southend-on-Sea. Nous étions à quinze mètres du sol quand l'engin était tombé en panne – seuls tous les deux à trembler de froid dans une de ces cages aux barreaux de métal –, les longs cheveux de Lena fouettant l'air dans le vent glacial arrivé tout droit de la

mer du Nord avec les cris des mouettes. Comme elle ne portait qu'une veste en jean sur sa robe vintage, je lui ai prêté mon pull et nous avons bu du moussoux, fumé des roulées et dansé sur les Cramps au son de mon baladeur CD, un écouteur chacun, faisant couiner et gronder la cage dans nos efforts pour nous réchauffer. Assez vite, Lena s'est pliée en deux, jambes croisées : elle avait envie de faire pipi.

Lena, s'il te plaît, ai-je supplié. Tu ne peux pas te retenir ?

Impossible, a-t-elle répondu, hilare. Je vais exploser.

Elle s'est accroupie sur le sol de la cage, sa robe relevée contre son ventre, sa culotte aux genoux, et elle a soupiré de soulagement quand un ruisseau est apparu entre ses ballerines. Je suis monté debout sur mon siège quand le ruisseau a coulé vers moi, avant d'éclater de rire en entendant Lena crier un Merde ! paniqué au moment où la grande roue s'est remise en route dans une secousse et que nous avons amorcé notre descente.

Cette journée grise et pluvieuse sur South End Pier remontait à février 2005 et dix-sept ans plus tard, sur cette plage à Osaka, en contemplant les derniers rayons orange sur la mer, j'ai songé qu'il était triste et étrange que tout me rappelle encore Lena. Mais peut-être, après tout, était-il important que je me souvienne. Elle avait été tellement seule pendant ses

trente-deux années d'existence que je doutais que quiconque, en dehors de moi, pense jamais à elle.

Vers 19 ou 20 heures, en allant acheter mon dîner au FamilyMart de la gare de Rinku Town, je suis tombé sur l'autre retardataire qui s'était vu refuser l'entrée à la Porte 27. Elle s'était changée, remplaçant son tailleur par une robe-pull en cachemire noir, et son panier contenait une pomme rouge luisante et une bouteille d'Évian. Nos regards se sont croisés, se sont reconnus et, sans me saluer ni faire la moindre remarque sur la coïncidence notre rencontre, elle a annoncé :

J'ai envoyé un e-mail au siège de la compagnie aérienne à Amsterdam au sujet de l'hôtesse de la porte d'embarquement. Si vous en faites autant, notre dossier sera plus solide. Cette hôtesse doit être renvoyée en formation, et nous méritons un remboursement.

Sous la lumière crue de la supérette, son visage semblait retouché numériquement : d'un âge indéterminé entre trente-cinq et quarante-cinq ans, avec un teint lumineux qui m'a fait penser aux publicités pour les produits blanchissants pour la peau omniprésents au Japon et des cheveux noirs illuminés de reflets auburn. Elle a levé le visage vers moi, déterminée à me rallier à sa cause.

Vous croyez ? ai-je répondu. Nous étions quand même en retard. L'hôtesse faisait simplement son boulot.

Cette femme voulait s'épargner de la paperasse, c'est tout. Et sa paresse m'a causé beaucoup de complications. Je viens de passer deux heures à reprogrammer toute une semaine de rendez-vous.

Elle avait l'air stressée, et j'ai songé qu'il était plus facile pour moi d'être souple et indulgent quand rien d'important ne m'attendait à Londres.

D'accord, ai-je acquiescé. Moi aussi, je vais envoyer un e-mail. Si vous pensez que ça peut être utile.

Même si son expression n'avait changé en rien, j'ai senti que son attitude envers moi se réchauffait – j'étais maintenant un allié. Elle m'a tendu la main.

Je m'appelle Mariko.

J'ai fait maladroitement passer mon bento, tout juste sorti de l'armoire réfrigérée, de ma main droite à ma gauche pour serrer la sienne.

Jake.

Mariko a jeté un œil à mon *katsu* curry gras sous le couvercle plastique de la barquette. Une expression horrifiée a traversé son visage.

Vous n'allez tout de même pas manger ça ?

J'ai éclaté de rire.

C'est ça, ou bien une de ces saucisses panées qu'ils ont au comptoir.

Mariko a hésité. J'ai senti qu'elle me jugeait – évaluant mon caractère, déterminant si une intervention était nécessaire.

Je dors à l'hôtel Star Gate juste à côté. Leur restaurant semble avoir reçu de bons commentaires. Si vous voulez, vous pouvez vous joindre à moi pour le dîner.

Le restaurant était au cinquantième étage environ du plus haut gratte-ciel de Rinku, depuis lequel la baie d'Osaka ressemblait à un croissant étincelant suspendu au-dessus du gouffre noir de la mer intérieure. Le Star Gate Bridge était juste à nos pieds, avec ses files de phares d'automobiles qui se déversaient sur les kilomètres de vide ténébreux séparant Osaka de l'aéroport. Seuls dans le restaurant, nous nous sommes assis près de la fenêtre et avons étudié ensemble le menu. Quand le serveur a eu pris nos commandes, Mariko m'a questionné :

Vous êtes venu seul au Japon ?

Oui, ai-je répondu. J'ai enseigné l'anglais à Kyoto au début des années 2000. Je suis venu rendre visite à des amis de cette époque.

Et que faites-vous à Londres ?

Je suis instituteur.

Mariko était conseillère clientèle internationale senior dans une banque de Tokyo. Un nom de poste que je venais de découvrir dans l'ascenseur, quand elle m'avait montré sur son iPhone l'e-mail qu'elle

avait envoyé au siège de la compagnie aérienne (certainement pour que je m'inspire du ton et de la formulation). Elle a hoché la tête avec un désintérêt poli.

Super. Les enfants sont tellement mignons.

Oui, super. Mais c'est beaucoup de travail. Je suis en année de congé, d'ailleurs.

Comme une année sabbatique ?

Les instituteurs n'ont pas droit aux années sabbatiques. J'enseignais depuis dix-huit ans et j'étais au bord du burn-out. Et comme mon père est mort l'an dernier, j'avais un peu d'argent après la vente de son appartement.

Mariko a exprimé ses condoléances pour la mort de mon père avant de me demander :

Qu'est-ce que vous avez fait, pendant votre année de congé ? Vous avez voyagé ?

Pas vraiment, à part ce voyage au Japon. En gros, je me la coule douce.

Vous vous la 'coulez douce' ?

Mariko a incliné la tête, l'air curieux. L'encolure évasée de sa robe de cachemire, posée sur ses épaules pâles, laissait voir sa gorge et ses clavicules délicates. Elle avait la grâce et la posture d'une danseuse. Je me suis surpris à prendre garde de ne pas me voûter ni poser mes coudes sur la table comme à mon habitude.

Ça veut dire ne pas faire grand-chose. Jardiner.
Lire des livres.

Se la couler douce, a répété doucement Mariko, comme pour elle-même. Si je faisais cela pendant une année, je deviendrais folle. Même pendant une semaine.

Elle a froncé les sourcils, imaginant peut-être les abysses de désœuvrement dans lesquelles elle sombrerait si elle se trouvait privée de son rôle de conseillère clientèle internationale senior dans sa banque. Le serveur nous a apporté nos verres, une bière pour moi, un thé au chrysanthème pour Mariko, et notre conversation s'est portée sur Londres. Mariko avait fait un remplacement à la City dans les années 1990 (elle avait donc quarante ans passés : plus âgée que je n'aurais cru) et elle avait vécu à Spitalfields. Chaque année, depuis cette époque, elle revenait faire du shopping dans différentes boutiques de Knightsbridge et dîner dans des restaurants étoilés avec ses clients londoniens, sans visiblement jamais s'aventurer au-delà de la zone 1 ou 2 des transports en commun. Nous avons ensuite évoqué d'autres villes européennes où Mariko se rendait annuellement : Paris, Rome, Madrid, et chacune de ses recommandations d'hôtels et de boutiques semblait tout droit sortie d'un guide de voyage Condé Nast. Chaque fois que je tentais de faire dévier la conversation vers ce que je savais de l'histoire politique de ces lieux, son regard

se figeait : elle semblait dépourvue de tout intérêt pour les réalités sociales hors de la bulle du tourisme cinq étoiles. Elle m'a montré sur son iPhone des photos d'un éco-complexe de luxe à Langkawi où elle avait participé à une retraite yoga et bien-être plus tôt dans l'année, faisant défiler les intérieurs et les jardins tropicaux, telle une émissaire venue d'un monde de bon goût et de raffinement.

Je ne dirais pas que nous nous sommes bien entendus, mais je ne me suis pas ennuyé et je ne me sentais pas fatigué comme je peux l'être après une conversation avec une personne avec laquelle je n'ai pas grand-chose en commun. Le maintien et le joli visage neutre de Mariko m'évoquaient une présentatrice de journal télévisé ou un robot contrôlé par une intelligence artificielle. En l'écoutant parler, je me suis demandé combien de temps et d'argent elle consacrait à l'entretien de sa coiffure brillante, de sa peau lisse et sans âge, de ses ongles parfaitement manucurés à la française qui, quand elle soulevait sa tasse de thé au chrysanthème, ne laissaient apparaître ni défaut ni cassure. Son absence d'imperfections avait quelque chose de tellement irréel que, quand le serveur nous a apporté nos plats sur des plateaux laqués et que Mariko, après avoir dit *itadakimasu*, a plongé ses baguettes dans son bol, j'ai été rassuré par le bruit humain et inélégant qu'elle faisait en aspirant ses nouilles de sarrasin.

Quand nous sommes arrivés à la moitié du repas, Mariko a posé ses baguettes, comme pour me donner sa pleine attention, et m'a questionné :

Que fait votre partenaire ?

J'étais en train de mâcher mes tempuras de crevettes. J'ai dégluti trop vite avant de répondre :

Il est assistant social. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés, d'ailleurs. Dans une réunion pour discuter d'un élève de mon école.

Il ne voulait pas venir au Japon avec vous ?

Il doit travailler. De temps à autre, on fait des choses chacun de notre côté.

Mariko a eu un hochement de tête approuvateur.

Vous n'avez pas sacrifié votre indépendance.

J'ai regardé sa main. Pas d'alliance. Surprenant mon regard, elle a poursuivi :

Je suis célibataire. Avant, je trouvais cela dégradant de rester seule, de ne pas avoir d'enfant. Mais quand je vois comment mes collègues hommes traitent leur femme, je sais que j'ai fait le bon choix.

Elle a prononcé ces mots sur un ton neutre mais qui n'était pas dépourvu d'une pointe d'amertume. Elle a contemplé la nuit, la côte occidentale d'Osaka qui s'étendait tel un semi-conducteur recouvert de milliers de minuscules diodes lumineuses. Un ferry traversait les eaux nocturnes tandis que des avions clignotaient dans l'immensité noire du ciel. J'ai regardé parler son reflet dans la vitre.

Mes collègues trompent leurs femmes avec des hôteses. Certains essaient maladroitement de me draguer, en croyant que je dois avoir un besoin désespéré de recevoir de l'attention sous n'importe quelle forme. Ils ont tout faux, évidemment.

Vous ne pouvez pas porter plainte pour harcèlement ?

Mariko a souri de ma naïveté bien intentionnée, puis, changeant de sujet, a évoqué un voyage qu'elle préparait pour l'été prochain dans un ranch équestre en Patagonie. J'ai terminé mon repas et, quand un serveur est passé pour débarrasser mon plateau, Mariko lui a fait signe de prendre aussi le sien, même s'il contenait encore la moitié de ses nouilles, de son tofu et de ses légumes.

Vous n'avez pas faim ? lui ai-je demandé.

Je m'arrête quand je suis pleine à soixante-dix pour cent.

Impressionnant. Vous êtes très disciplinée.

Je suis obligée de l'être, a-t-elle répondu. Pas de viande. Huit heures de sommeil et du Pilates tous les matins.

Il ne vous arrive pas de faire des écarts ?

Non.

Le frisson de dégoût de Mariko était volontairement exagéré, mais je voyais dans ses yeux une véritable horreur du laisser-aller – de l'idée d'abandonner les routines et les rituels vertueux qui ordonnaient

sa vie. Pour cette raison, je me suis étonné quand elle a suggéré que nous montions au bar de son hôtel.

Après quelques hésitations, Mariko a commandé un whisky sur glace – sa première boisson alcoolisée, a-t-elle avoué, depuis neuf ans. Quand je lui ai demandé quelle était l'occasion, elle m'a répondu qu'elle n'en était pas sûre.

Je ne suis pas tout à fait moi-même, aujourd'hui, a-t-elle ajouté. Je ne suis jamais désorganisée au point de rater un avion...

J'ai avalé une petite gorgée de bière, ne sachant que faire de cette confession. J'étais moi aussi d'humeur étrange. Plus je passais de temps avec Mariko, puis je sentais qu'une sorte de lien flottant s'intensifiait entre nous, sans nous connaître, comme si nous avançons inexorablement vers quelque chose, comme deux personnes qui sont sur le point de faire l'amour (ce qui, dans notre cas, était plus qu'improbable).

Le whisky rougissait le teint de porcelaine de Mariko et faisait luire son front. Sa posture s'est relâchée et ses coudes, comme les miens, ont fini par se poser sur la table. Nous étions passés à un tout autre sujet lorsqu'elle m'a demandé abruptement :

Vous trouvez que ça me donne l'air froide ? De ne pas vouloir de relation amoureuse ?

Non. Choisir d'être célibataire ne fait pas de vous quelqu'un de froid.

Honnêtement, je trouve les hommes *mendokusai*
– une source d'ennuis.

Vivez votre vie comme vous l'entendez, Mariko.
Je suis sûr que vous avez beaucoup d'amis.

Pas tellement, a-t-elle avoué.

Le barman a substitué discrètement à nos verres vides un autre whisky et une autre bière.

Mais ce n'est pas que je sois froide, ni que je ne ressente rien. Il y a beaucoup de choses qui me passionnent.

Elle s'est mise à parler de la maison qu'elle avait achetée dans le quartier de Bunkyo-ku à Tokyo et passé six mois à rénover – supprimant une partie du premier étage pour créer une pièce à vivre avec une double hauteur sous plafond, posant des murs vitrés tout autour de la cour centrale. Elle m'a décrit le parquet en cèdre millénaire de Yakushima, les portes coulissantes *shoji* confectionnées par des artisans de Kyoto appartenant à une lignée de douze générations de menuisiers. Mariko avait ensuite transformé la cour en un jardin zen, au gravier ratissé de motifs tourbillonnants et orné de pierres provenant de temples vieux de plusieurs siècles, disposées selon les bons auspices. Des bonsaïs étaient plantés autour d'une fontaine qui s'écoulait goutte à goutte dans un bassin planté de lotus et, chaque soir, Mariko illuminait les lanternes de pierre, activées par un interrupteur à l'intérieur de la maison, et restait assise à contempler ce décor

en silence. Elle m'a demandé si je connaissais *Éloge de l'ombre* de Junichirô Tanizaki (je n'en avais jamais entendu parler). L'esthétique japonaise telle que la décrivait le livre de Tanizaki – mélange de simplicité, d'austérité, d'harmonie et d'élégance retenue – avait inspiré l'esprit de sa décoration d'intérieur. Chaque objet dans sa maison, chaque vase ancien, chaque estampe *ukiyo-e*, avait été soigneusement sélectionné pour sa forme, sa surface et le jeu d'ombres qu'il créait dans son environnement.

Chaque jour, en rentrant du travail, a-t-elle raconté, je prends un bain d'une demi-heure, éclairée aux bougies, dans ma baignoire en bois de cyprès. Ensuite, je me prépare un dîner vegan tout simple, je lis un livre ou je regarde mon jardin zen et je fais le vide dans mon esprit jusqu'à l'heure du coucher. J'ai besoin de ce rituel de purification. Sans cela, je me sens contaminée. Trop encrassée pour dormir.

Encrassée ? Par quoi ?

Tokyo, a répondu Mariko avec un haussement d'épaules. Le métro. La banque et les hommes avec qui je travaille.

C'est l'impression que vous avez maintenant ? À Osaka ? Avec moi ?

Mariko a secoué la tête. Osaka n'était pas aussi sale que Tokyo. Et elle voyait que j'étais un « homme bien ». Certains de ses collègues la dégoûtaient. Quand je lui ai demandé pourquoi, Mariko a hésité

avant d'avouer qu'un jour, elle avait surpris accidentellement son chef en train de regarder quelque chose sur son ordinateur portable. Une femme nue qui gémissait à quatre pattes. Un rottweiler, les griffes plantées dans son dos. Mariko s'était excusée, comme si c'était elle qui était en faute, et elle était sortie à reculons de la salle de conférences.

Les gens sont parfois monstrueux, a-t-elle soupiré, les yeux fermés. Mais je peux rentrer chez moi dans ma belle maison, fermer la porte et oublier qu'ils existent.

Au troisième whisky, Mariko s'est mise à parler plus confusément et à se répéter. L'encolure de sa robe de cachemire a glissé sur son épaule, révélant une bretelle de soutien-gorge. Elle a posé sa tête entre ses mains et s'est frotté les tempes.

J'ai la tête qui tourne, a-t-elle gémi. Il faut que j'aille me coucher.

Une fois l'addition réglée, Mariko est descendue lourdement de son tabouret de bar. J'ai pris son bras pour la soutenir, chancelante, jusqu'à la sortie du bar, et les yeux de Mariko se sont remplis de panique, de honte qu'une action aussi simple que la marche échappe ainsi à son contrôle. Elle ne cessait de s'excuser et de répéter à quel point elle était confuse, mais les employés du bar, habitués aux clients éméchés, nous ont à peine jeté un regard.

La chambre de Mariko se trouvait au quarante-quatrième étage. Pendant notre descente, elle s'est adossée au mur de l'ascenseur et, arrivée devant la chambre 411, elle a retourné son sac Balenciaga en cuir pour y trouver sa carte-clé, laissant tomber sur la moquette du couloir la pomme et la bouteille d'Évian qu'elle avait achetées au FamilyMart, ainsi que ses rouges à lèvres et son poudrier Chanel. Elle est entrée dans la chambre, j'ai ramassé ses affaires sur la moquette et je l'ai suivie à l'intérieur. Elle s'est laissée tomber sur le lit, sa robe remontée sur les cuisses, ses fins mollets enfoncés dans l'édredon. Elle n'avait pas enlevé ses escarpins, dont les talons éraflés se sont imprimés dans le drap blanc impeccable.

Ouille. La chambre tourne.

Quand elle a posé le dos de sa main contre ses yeux comme pour les abriter, j'ai tourné la lampe de chevet de l'autre côté et éteint la lumière principale.

Vous devriez peut-être vous coucher sur le côté, ai-je suggéré.

Mariko s'est exécutée, cramponnée au lit comme à un radeau sur une mer agitée.

De l'eau, a-t-elle grogné.

Quand je me suis dirigé vers la salle de bains, elle a ajouté :

Pas celle du robinet.

J'ai versé de l'Évian dans le verre vide posé sur la table de nuit, puis j'ai placé la corbeille à papier

au chevet du lit, espérant que Mariko ne s'en offenserait pas. Elle m'a considéré à travers ses cheveux décoiffés.

Je manque tellement de dignité.

Ne vous en faites pas. Ça arrive à tout le monde de trop boire.

J'ai regardé en direction de la porte. La chose normale à faire aurait été de m'en aller pour laisser Mariko se reposer. Mais elle m'a demandé :

Vous pouvez me tenir compagnie un instant ?

J'ai acquiescé et me suis installé dans le fauteuil au pied du lit. Sa chambre était impeccable. Rideaux tirés, valise à roulettes rangée quelque part, tailleur-pantalon gris probablement suspendu dans l'armoire. Mariko s'est tournée et adossée à l'oreiller. Elle a levé le regard vers le plafond. Les creux au-dessus de ses clavicules semblaient remplis d'ombre, tandis que sa cage thoracique se soulevait et s'abaissait sous la robe noire.

Je vous ai menti tout à l'heure, a-t-elle dit.

Ah bon ? À quel sujet ?

C'est vrai que je suis quelqu'un de froid.

Je ne vous trouve pas froide, ai-je répondu, gêné et pas entièrement sincère.

Mes parents sont morts pendant ma vingtaine. Je ne suis presque pas allée les voir quand ils étaient mourants. J'étais trop occupée par mon travail.

Et puis j'ai abandonné mon frère et, maintenant qu'il est mort, je n'ai plus de famille.

Je l'ai regardée sans trop savoir quoi répondre.

Vous êtes trop dure avec vous-même. C'est le whisky qui vous fait dire ça.

L'alcool rend plus difficile de se voiler la face. Quand je suis sobre, je m'invente des excuses.

Je suis sûre que vous n'êtes pas aussi mauvaise que vous le croyez, Mariko.

Ses yeux ont quitté le plafond pour se porter sur moi. Les ombres faisaient disparaître son côté lisse, soulignant les rides autour de sa bouche et lui donnant l'air plus âgé. Maladroitement, elle a porté le verre d'eau à ses lèvres et laissé couler des gouttes sur son menton qu'elle a essuyé du dos de la main.

Vous avez de la famille, Jake ?

Je suis fils unique. Ma mère est partie quand j'avais trois ans, il ne restait plus que mon père et moi.

Je vois.

Mais j'ai eu une enfance sans problème.

Mon frère était mon jumeau, a poursuivi Mariko. Dans notre enfance, nous étions proches, mais à l'adolescence nous avons cessé de nous parler. Arrivés à l'âge adulte, nous sommes devenus deux étrangers l'un pour l'autre. À la mort d'Hiroji, en 2011, plus de deux cents personnes sont venues à la cérémonie. Il a été tellement aimé. Mais j'ai trouvé cela tellement dur.

C'est compliqué, la famille, ai-je répondu. On partage tellement de choses. Toutes ces blessures psychiques qui ne guérissent jamais complètement.

La banalité de mes propos m'a fait venir une grimace, mais ces mots ont semblé avoir un écho chez Mariko.

Oui, a-t-elle murmuré. Des blessures psychiques.

Désormais moins ivre, comme si le remords causé par la mort de ses parents et de son frère l'avait désaoulée, elle s'est mise à parler du lien qu'elle avait avec Hiroji de son vivant. Elle avait toujours senti une connexion psychique entre eux, même à des milliers de kilomètres de distance et après des années sans se parler. Dans les semaines précédant son décès, s'est souvenue Mariko, elle avait eu des insomnies et, quand elle réussissait enfin à dormir, elle se réveillait paniquée de rêves où elle courait à travers une bamboueraie, poursuivie par une invisible force maléfique. Le docteur avait diagnostiqué un accès de stress causé par son travail et lui avait prescrit des cachets. Mais Mariko savait qu'Hiroji était la cause de tout cela – même s'il était à Kyoto et elle à Tokyo, et qu'ils avaient complètement perdu le contact. Quelque chose de mauvais était en train de lui arriver. Pourtant, elle n'avait pas essayé de le contacter.

Onze ans plus tôt, le soir de sa mort, Hiroji l'avait appelée à 3 heures du matin. Je ne voulais pas décrocher, s'est souvenue Mariko. Mais je l'ai fait, et il m'a

dit qu'il avait pénétré l'esprit d'un dieu appartenant à une dimension supérieure...

Un *quoi* ?

Ce sont les mots qu'il a utilisés : un dieu appartenant à une dimension supérieure. Il m'a dit qu'il avait vu chaque moment de sa vie, depuis sa conception jusqu'à sa mort. Il nous avait vus partager l'utérus de notre mère quand nous étions des fœtus. Je lui ai demandé s'il avait pris des drogues et il s'est mis à pleurer. Il a dit : Je te demande pardon, Mariko, pour ce que j'ai fait. C'est à cause de cela que tu ne peux aimer personne.

On dirait qu'il était en plein épisode psychotique, remarquai-je.

Mariko ne semblait ni me voir ni m'entendre. Une de ses chaussures avait glissé de son pied, et au lieu de me regarder elle contemplait les scènes de son passé que reconstruisait son esprit.

Hiroji m'a raconté qu'un dieu l'avait choisi. Qu'il avait déplacé ses entrailles à l'intérieur de son corps et qu'elles ne lui appartenaient plus. Puis il m'a dit que j'avais été choisie, moi aussi... parce que nous étions jumeaux, que sa chair était ma chair et que ma chair était sa chair... Tant qu'il serait en vie et que nous serions connectés, le dieu viendrait me chercher.

Les mots de Mariko m'étaient si familiers que j'ai senti mon estomac s'enfoncer, comme si une trappe s'était soudain ouverte sous mes pieds. Stupéfait,

mais soucieux de ne pas l'interrompre, je me suis levé de mon fauteuil et me suis mis à faire les cent pas entre le pied de son lit et le téléviseur à écran plat. Mariko, qui semblait ne rien remarquer, a poursuivi :

Hiroji m'a dit qu'il allait dans notre bambouseraie faire un nouveau sacrifice. Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire par « nouveau sacrifice », et il a simplement répondu que si cela ne fonctionnait pas, il serait mort avant le matin. Je lui ai dit qu'il me faisait peur, que ses paroles n'avaient aucun sens. Alors Hiroji a ajouté : ne la fais pas entrer. Elle te laissera en paix quand je serai parti. Puis il a raccroché.

Mariko m'a raconté qu'elle était restée sous le choc, seule dans son appartement de fonction dans le quartier d'Asakusa à Tokyo. Elle a voulu appeler le meilleur ami d'Hiroji à Kyoto, qui était aussi un vieil ami d'enfance à elle, mais elle n'avait soudain plus de réception. Elle a ouvert Skype, mais son ordinateur portable ne parvenait pas à se connecter au Wi-Fi. Les lumières de son boîtier Internet clignotaient : elle a débranché, puis rebranché la prise au mur. Attendant que la connexion revienne, elle a arpenté le salon de long en large en agitant son téléphone en tous sens, à la recherche du signal. Elle avait peur pour son frère. Et elle avait peur pour elle-même car elle avait l'impression que la chose étrange ou maléfique qui tenait Hiroji sous son emprise s'était introduite dans sa maison.

Le voyant d'Internet a clignoté, puis s'est éteint. Au moment où Mariko enfilait son manteau par-dessus son pyjama pour tenter d'utiliser son téléphone portable dans le couloir ou le hall du rez-de-chaussée, on a sonné à l'interphone. Le gratte-ciel était équipé d'un système de visiophone : une femme *gajin* est apparue sur l'écran LED au mur de Mariko. La trentaine avancée, des cheveux sombres mi-longs et une apparence que Mariko n'a su me décrire que comme « ordinaire » : vingt-trois étages plus bas, la femme blanche fixait la caméra. Mariko a porté le combiné à son oreille et, même si la vidéo ne fonctionnait que dans un sens, quand la femme lui a parlé dans un japonais quasi dépourvu d'accent, elle a eu l'impression que celle-ci la regardait droit dans les yeux.

Takahara-san, je suis venue pour vous parler d'Hiroji. Est-ce que je peux monter ?

La voix était calme et raisonnable mais, se souvenant des mots de son frère, Mariko a raccroché.

Dans le couloir devant son appartement, elle a enfin réussi à capter le réseau. Elle est tombée sur la boîte vocale de l'ami d'Hiroji et elle était en train de lui laisser un message quand elle a entendu le son métallique de l'ascenseur qui s'élevait dans la colonne. Mariko a abaissé son téléphone. De là où elle se tenait, elle a vu les chiffres monter : 19... 20... 21... 22. Quand l'ascenseur s'est arrêté au vingt-troisième, Mariko n'a pas attendu de découvrir qui allait en sortir. Au moment

où les portes coulissantes ont tinté en s'ouvrant, elle s'est ruée dans son appartement et a verrouillé la porte à double tour. Des pas lents se sont approchés.

Mariko a mis une comédie romantique coréenne à la télévision et monté le volume à fond. Puis elle s'est assise sur un coussin de sol, les genoux repliés contre la poitrine. Tandis que la télévision résonnait à plein volume, elle a entendu des coups à la porte et une voix qui appelait : *Takahara-san... Takahara-san*. Elle s'est demandé si sa réaction n'était pas excessive. Que pouvait-il bien lui arriver de mal si elle entendait ce que cette femme avait à lui dire ? Mais comme l'avertissement de son frère résonnait toujours dans sa tête, Mariko n'est pas même allée regarder par l'œil-leton. Elle est restée dans cet état de vigilance longtemps après le départ présumé de la femme, avant de tomber dans un profond sommeil.

Le matin, mon téléphone a sonné, a poursuivi Mariko. C'était l'ami de mon frère, Kenji, qui m'appelait pour me dire qu'Hiroji était mort.

J'ai interrompu mes allées et venues et me suis tourné vers Mariko pour la regarder en face. Nos yeux se sont rencontrés pour la première fois depuis qu'elle avait commencé à parler de l'appel de son frère.

Comment est-il mort ?

Une anomalie cardiaque.

Est-ce que l'autopsie a détecté quoi que ce soit d'anormal ?

Dans les ombres qui baignaient le visage de Mariko, j'ai vu sa mâchoire se contracter en une grimace réticente. Mais j'ai insisté.

Est-ce que ses organes internes étaient disposés dans le mauvais sens ? Inversés ?

Mariko a ouvert de grands yeux.

Comment avez-vous entendu parler de mon frère ?

Je ne connaissais même pas son existence avant que vous commenciez à me parler de lui il y a vingt minutes. Est-ce que vous avez mentionné cette femme à quelqu'un ?

J'ai fait une déclaration à la police. Mais elle n'apparaissait pas sur les caméras de vidéosurveillance de l'immeuble.

Je me suis assis, faisant grincer le lit double, et penché vers elle.

Mariko, ai-je repris. Les choses que votre frère vous a dites la dernière fois que vous lui avez parlé... Que quelque chose était en train de déplacer ses entrailles... Qu'elles ne lui appartenaient plus... Tout ça, je l'ai déjà entendu. Mon amie Lena est morte en 2011, elle aussi, et elle tenait les mêmes propos dans les semaines qui ont précédé sa mort. Et il y avait une femme, comme celle qui est venue à votre porte...

Avec une grimace, Mariko a planté ses talons dans la moquette, renversant la corbeille à papier, et s'est dirigée d'un pas incertain vers les toilettes. Le verrou a tourné derrière elle, l'abattant des toilettes a cogné

contre la chasse d'eau. Quelques secondes plus tard, des échos de haut-le-cœur et d'éclaboussures dans la cuvette ont résonné entre les murs carrelés. Tandis qu'elle vomissait, je me suis remis à faire les cent pas. Pendant onze ans, les circonstances de la mort de Lena m'avaient hanté et rempli de trouble. Et maintenant, à six mille kilomètres de Londres, je croisais le chemin d'une femme qui semblait avoir perdu un proche dans des circonstances identiques. Qui semblait avoir connu, même brièvement, la même insupportable étrangeté à laquelle j'avais été confrontée.

Finalement, la chasse d'eau a grondé et la porte de la salle de bains s'est déverrouillée. Mariko est sortie, le visage moite de sueur. Elle sentait le vomi et ses yeux noirs éteints étaient pleins de souffrance, comme si la purge n'avait fait qu'accentuer sa nausée. Elle s'est couchée à plat ventre sur les couvertures, encore vêtue de sa robe et d'un seul escarpin, et a enfoncé sa tête dans l'oreiller comme pour tout faire disparaître.

Ça va ? ai-je demandé.

S'il vous plaît, partez. Je veux dormir, maintenant.

Mariko, j'ai besoin d'en savoir plus sur ce qui est arrivé à votre frère...

Je ne veux pas me mêler de ça.

Est-ce que vous avez les coordonnées des amis d'Hiroji ? Quelqu'un qui le fréquentait à Tokyo au moment de sa mort ?

Non.

Et l'ami que vous avez appelé ce soir-là ?

Laissez-moi tranquille.

Mariko...

Laissez-moi tranquille. Laissez mon frère mort tranquille. Allez-vous-en, s'il vous plaît.

Notre vol pour Amsterdam quittait l'aéroport international de Kansai à 10 heures le lendemain matin. À la porte d'embarquement, j'ai attendu jusqu'à être le dernier dans la file d'attente de mon avion, convaincu que Mariko allait émerger d'une minute à l'autre du salon de première classe, répétant nerveusement dans ma tête ce que j'allais lui dire. Quand j'ai tendu mon passeport à l'hôtesse, la même femme blonde à chignon qui, la veille, nous avait refusé l'accès au vol, elle a cherché quelque chose sous son comptoir.

C'est pour vous.

Elle m'a tendu une enveloppe sur laquelle étaient inscrits mon nom et mon numéro de vol.

Qui vous l'a donnée ?

Je ne sais pas. Le système m'indique que je dois vous remettre ça. Une personne du service d'embarquement ou du guichet de la compagnie l'a envoyée ici.

Tout en avançant sur la passerelle jusqu'à l'avion, j'ai ouvert l'enveloppe. À l'intérieur se trouvait une feuille de papier à en-tête de l'hôtel Sky Gate sur